

uns de ceux qui étaient devenus prévaricateurs, par l'abus du pouvoir illimité que le gouvernement leur avait accordé, furent flétris, bannis, dépouillés d'une partie de leurs brigandages. D'autres, non moins coupables, répandirent l'or à pleines mains, échappèrent à la restitution, à l'infamie, et jouirent insolemment d'une fortune si criminellement acquise. Les lettres de change furent réduites à la moitié, et les ordonnances au quart de leur valeur. Les unes et les autres furent payées en contrats à quatre pour cent, qui tombèrent dans le plus grand avilissement.

Dans la dette de 80,000,000, les Canadiens étaient porteurs de 34,000,000 d'ordonnances, et de 7,000,000 de lettres de change. Leur papier subit la loi commune; mais la Grande-Bretagne, dont ils étaient devenus les sujets, obtint pour eux un dédommagement de 3,000,000 en contrats, et de 600,000 livres en argent; de sorte qu'ils reçurent cinquante-cinq pour cent de leurs lettres de change, et trente-quatre pour cent de leurs ordonnances.

xvii.
Avantages
que la France
pouvait tirer
du Canada.
Fautes qui
l'en privè-
rent.

Le Canada méritait-il le sacrifice de ce qu'il coûtait à la métropole? Non; mais c'était la faute de la puissance qui lui donnait des lois. La nature avait disposé cette région pour la production de tous les grains. Ils y sont d'une qualité supérieure et exposés à peu d'accidens, puisque, semés en mai, ils sont cueillis avant la fin d'août. Les besoins des îles de l'Amérique et d'une partie de

l'Europe en assuraient le débit à un prix avantageux. Cependant il ne fut jamais cultivé de blé que ce qu'il en fallait pour les colons, qui même furent quelquefois réduits à tirer leur subsistance des marchés étrangers.

Si la culture s'était étendue et perfectionnée, les troupeaux se seraient multipliés. L'abondance du gland et la quantité des pâturages auraient mis les colons à portée d'élever assez de bœufs et de cochons pour remplacer dans les îles françaises les viandes salées que leur fournissait l'Irlande. Peut-être même leur nombre se serait-il accru avec le temps au point d'approvisionner les navigateurs de la métropole.

On n'aurait pas retiré les mêmes avantages des bêtes à laine, quand même la rigueur du climat ne se serait pas invinciblement opposée à leur multiplication. Leur toison, destinée à être toujours grossière, ne pourra jamais être utilement employée que dans la colonie même à des étoffes plus ou moins communes.

On ne doit pas dire la même chose du gin-seng. Cette plante, que les Chinois tirent de la Corée ou de la Tartarie, et qu'ils achètent au poids de l'or, fut trouvée en 1718 par le jésuite Lafitau, dans les forêts du Canada, où elle est commune. On la porta bientôt à Canton. Elle y fut très-prisée et chèrement vendue. Ce succès fit que la livre de gin-seng, qui ne valait d'abord à Quebec que trente ou quarante sous, y monta jusqu'à

vingt-cinq livres. Il en sortit en 1752 pour cinq cent mille livres. L'empressement qu'excitait cette plante poussa les Canadiens à cueillir dès le mois de mai ce qui ne devait être cueilli qu'en septembre, et à faire sécher au four ce qu'il fallait sécher à l'ombre et lentement. Cette faute décria le ginseng du Canada chez le seul peuple de la terre qui le recherchait; et la colonie fut cruellement punie de son excessive avidité par la perte entière d'une branche de commerce qui, bien dirigée, pouvait devenir une source d'opulence.

Une veine plus sûre encore s'offrait à l'industrie. C'était l'exploitation des mines de fer, si communes dans ces contrées. M. Dantic a travaillé long-temps à découvrir un moyen par lequel on pût sûrement classer tous les fers connus. Après un grand nombre d'expériences, dont les détails seraient ici déplacés, il a trouvé que le fer de Styrie est le meilleur. Viennent ensuite les fers de l'Amérique septentrionale, de Danemara en Suède, d'Espagne, de Bayonne, de Roussillon, du pays de Foix, du Berri, de la Thiérache, de Suède, deuxième marque, les communs de France, et enfin ceux de Sibérie. S'il en est ainsi, quel parti la cour de Versailles aurait pu tirer de la mine découverte aux Trois-Rivières, à la superficie de la terre et de la plus grande abondance! On n'y fit d'abord que des travaux faibles et mal dirigés. Un maître de forge arrivé d'Europe en 1739 les augmenta, les perfectionna. La

colonie ne connut plus d'autres fers; on en exporta même quelques essais, mais on s'arrêta là. Cette négligence était d'autant plus blâmable, qu'à cette époque on avait pris la résolution, après bien des incertitudes, de former un établissement de marine dans le Canada.

Les premiers Européens qui abordèrent dans cette vaste contrée la trouvèrent couverte de forêts. Les arbres qui y dominaient étaient des chênes d'une hauteur prodigieuse, et des pins de toutes les grandeurs. L'extraction de ces bois était facile par le fleuve Saint-Laurent et par les innombrables rivières qui s'y jettent. On ne sait par quelle fatalité tant de richesses furent long-temps négligées ou méprisées. La cour de Versailles ouvrit enfin les yeux. Par ses ordres s'élevèrent enfin à Quebec des ateliers pour la construction des vaisseaux de guerre. Malheureusement elle plaça sa confiance dans des agens qui n'avaient que leurs intérêts particuliers en vue.

Il fallait couper des bois sur les hauteurs où le froid et l'air rendent les arbres plus durs en resserrant leurs fibres; on les prit constamment dans les marais et sur le bord des rivières, où l'humidité leur donne un tissu gras et lâche. Au lieu de les transporter dans des barques, on les faisait flotter sur des radeaux jusqu'à l'endroit de leur destination, où ils étaient oubliés et laissés dans l'eau; ils y contractaient une moisissure, une espèce de mousse qui les échauffait. Il eût

fallu les recevoir à terre sous des hangars ; ils restaient exposés au soleil de l'été , aux neiges de l'hiver , aux pluies du printemps et de l'automne. De là traînés dans les chantiers , ils y essuyaient encore pendant deux ou trois ans l'inclemence de toutes les saisons. La négligence ou la mauvaise foi multipliaient les frais au point qu'on tirait d'Europe les voiles , les cordages , le brai , le goudron , pour un pays qui , avec quelques soins et du travail , pouvait approvisionner la France entière de toutes ces matières. Une administration si vicieuse avait totalement décrié le bois du Canada , et anéanti les ressources que cette contrée offrait à la marine.

La colonie présentait aux manufactures de la métropole une branche d'industrie presque exclusive. C'était la préparation du castor. Cette marchandise tomba d'abord sous le joug et dans les entraves du monopole. La compagnie des Indes fit et ne pouvait que faire un usage pernicieux de son privilège. Ce qu'elle achetait des sauvages se payait surtout avec des écarlatines d'Angleterre , étoffes de laine dont ces peuples aimaient à s'habiller et à se parer. Mais , comme ils trouvaient dans les établissemens anglais vingt-cinq et trente pour cent au-dessus du prix que la compagnie mettait à leurs marchandises , ils y portaient tout ce qu'ils pouvaient en dérober à la recherche de ses agens , et prenaient en échange de leur castor des draps d'Angleterre ou des toiles des Indes.

Ainsi la France , par l'abus d'une institution que rien ne l'obligeait de maintenir , s'ôtait à elle-même le double avantage de procurer les matières premières à quelques-unes de ses manufactures , et d'assurer des débouchés aux productions de quelques autres. Cette puissance ne connut pas mieux les facilités qu'elle avait pour établir la pêche de la baleine dans le Canada.

Le détroit de Davis et le Groenland sont les sources les plus abondantes de cette pêche. Le premier de ces parages voit arriver annuellement cinquante navires , et le second cent cinquante. Les Hollandais y concourent pour plus des trois quarts. Le reste est expédié de Brème , de Hambourg , des ports d'Angleterre. On estime que l'armement entier de deux cents bâtimens , qui , l'un dans l'autre , peuvent être de trois cent cinquante tonneaux , coûte 10,000,000 de liv. Le produit ordinaire de chacun est évalué à 80,000 liv. , et par conséquent la pêche entière doit monter à 3,200,000 liv. Lorsqu'on a prélevé de cette somme ce qui doit revenir aux navigateurs qui se livrent à ces pénibles et dangereux voyages , il reste fort peu de bénéfice pour les négocians qui les mettent en activité.

Telle est la raison qui peu à peu a dégoûté les Basques d'une carrière où ils étaient entrés les premiers. D'autres Français ne les ont pas remplacés ; et il est arrivé que la nation qui faisait la plus grande consommation de l'huile , des fa-

nons et du blanc de la baleine, en a tout-à-fait abandonné la pêche.

Il était aisé de la reprendre dans le golfe Saint-Laurent, et même à l'embouchure du Saguenay, tout près de l'excellent port de Tadoussac. On veut même qu'elle y ait été essayée à l'arrivée des Français dans le Canada, et qu'elle n'ait été interrompue que parce que les fourrures offraient des profits plus faciles et plus rapides. Ce qui est sûr, c'est que les pêcheurs auraient couru moins de risque, auraient été obligés à moins de dépense que ceux qui se rendent annuellement au détroit de Davis ou dans les mers du Groenland. Le destin de cette colonie a toujours voulu que les meilleurs projets n'y eussent point de consistance, et le gouvernement n'a rien fait en particulier pour encourager la pêche de la baleine, qui pouvait former un essaim de navigateurs et donner à la France une nouvelle branche de commerce.

Cette indifférence s'est étendue plus loin. La morue se plaît sur le fleuve Saint-Laurent jusqu'à quatre-vingts lieues de la mer. On peut la prendre passagèrement sur ce vaste espace. Cependant il serait avantageux d'établir une pêche sédentaire au havre de Mont-Louis, placé à l'embouchure d'une jolie rivière qui reçoit des bâtimens de cent tonneaux, et qui les met à l'abri de tous dangers. Le poisson y abonde plus qu'ailleurs; le rivage offre pour le faire sécher toutes les facilités

qu'on peut désirer; et les terres voisines sont très-propres au pâturage et à la culture. Tout porte à croire qu'une peuplade y prospérerait. On le pensa ainsi en 1697. Par les soins de Riverin, homme actif et intelligent, fut formée à cette époque une association pour commencer cette entreprise. Des contrariétés sans nombre la firent échouer. Ce projet fut repris depuis, mais très-mollement exécuté. Ce fut un grand malheur pour le Canada, dont un succès marqué en ce genre aurait beaucoup étendu les liaisons avec l'Europe et avec les Indes occidentales.

Tout concourait donc à la prospérité des établissemens du Canada, s'ils eussent été secondés par les hommes qui semblaient y avoir le plus d'intérêt. Mais d'où provenait l'inaction inconcevable qui les laissa languir dans leur premier néant?

On ne peut disconvenir que la nature n'opposât quelque obstacle aux entreprises de la politique. Le fleuve Saint-Laurent est fermé six mois de l'année par les glaces. Le reste du temps, ce sont des brouillards épais, des courans rapides, des bancs de sable et des rochers à fleur d'eau, qui rendent la navigation impraticable durant la nuit, dangereuse pendant le jour. Depuis Quebec jusqu'à Montréal, la rivière n'est praticable que pour des bâtimens de trois cents tonneaux, et encore sont-ils trop souvent contrariés par des vents terribles qui les retiennent quinze jours ou trois

xviii.
Difficultés
que la France
avait à vain-
cre pour tirer
un parti avan-
tageux du
Canada.

semaines dans ce court trajet. De Montréal au lac Ontario, les voyageurs trouvent jusqu'à six cataractes, qui les réduisent à la triste nécessité de décharger leurs canots, et de les porter avec les marchandises par des routes de terre assez considérables.

Loïn d'encourager l'homme à vaincre la nature, un gouvernement mal instruit n'imagina que des projets ruineux. Pour avoir l'avantage sur les Anglais dans le commerce des pelleteries, on éleva trente-trois forts à une grande distance les uns des autres. Le soin de les construire, de les approvisionner détourna les Canadiens des seuls travaux qui devaient les occuper. Cette méprise les jeta dans une route semée d'écueils et de périls.

Les sauvages ne voyaient pas sans inquiétude se former des établissemens qui pouvaient menacer leur liberté. Ces soupçons leur mirent les armes à la main, et la colonie fut rarement sans guerre. La nécessité rendit soldats tous les Canadiens. Une éducation mâle et toute militaire les endurcissait de bonne heure à la fatigue et les familiarisait avec le danger. A peine sortis de l'enfance, on les voyait parcourir un continent immense, l'été en canot, l'hiver à pied au travers des neiges et des glaces. Comme ils n'avaient qu'un fusil pour moyen de subsistance, ils étaient continuellement exposés à mourir de faim. Mais rien ne les effrayait, pas même le danger de tomber

entre les mains des sauvages, qui avaient épuisé tout leur génie à imaginer pour leurs ennemis des supplices, dont le plus doux était la mort.

Les arts sédentaires de la paix, les travaux suivis de l'agriculture ne pouvaient pas avoir d'attrait pour des hommes accoutumés à une vie active, mais errante. La cour, qui ne voit ni ne connaît les douceurs et l'utilité de la vie rustique, augmenta l'aversion que les Canadiens en avaient conçue, en versant exclusivement les grâces et les honneurs sur les exploits guerriers. La noblesse fut l'espèce de distinction qu'on prodigua le plus, et qui eut des suites plus funestes. Non-seulement elle plongea les Canadiens dans l'oisiveté, mais elle leur donna encore un penchant invincible pour tout ce qui avait de l'éclat. Des produits qui auraient dû être consacrés à l'amélioration des terres furent prodigués en vaines parures. Un luxe ruineux couvrait une pauvreté réelle.

Tel était l'état de la colonie lorsque le gouvernement en fut confié, en 1747, à la Galissonnière, qui joignait à des connaissances étendues un courage actif, et d'autant plus inébranlable qu'il était raisonné. Les Anglais voulaient étendre les limites de la Nouvelle-Écosse, ou de l'Acadie, jusqu'à la rive méridionale du fleuve Saint-Laurent. Il jugea que ces prétentions étaient injustes, et il résolut de les resserrer dans la péninsule, où il croyait que les traités mêmes les avaient bornées. L'ambition qui les poussait dans l'intérieur des

XIX.
Origine de
la guerre des
Anglais et
des Français
dans le
Canada.

terres, particulièrement du côté de l'Ohio ou de la Belle-Rivière, ne lui paraissait pas moins outrée. Les Apalaches, à son avis, devaient être les limites de leurs possessions; et il se promit de ne pas leur laisser franchir ces montagnes. Le successeur qu'on lui donna pendant qu'il rassemblait les moyens de soutenir ce vaste dessein embrassa ses vues avec toute la chaleur qu'elles pouvaient inspirer. On vit s'élever de tous côtés des forts qui devaient donner de la solidité à un système que la cour avait adopté, peut-être sans en prévoir, peut-être sans en peser assez les suites.

Alors commencèrent entre les Anglais et les Français de l'Amérique septentrionale des hostilités, plutôt autorisées qu'avouées par leurs métropoles. Cette guerre sourde convenait extrêmement au ministère de Versailles, qui, sans commettre sa faiblesse, réparait peu à peu les pertes qu'il avait faites dans les traités où il avait reçu la loi. Des échecs réitérés ouvrirent enfin les yeux à la Grande-Bretagne sur la politique de sa rivale. Georges II pensa qu'une situation équivoque ne convenait pas à la supériorité de ses forces maritimes. Son pavillon reçut l'ordre d'insulter le pavillon français sur toutes les mers. Il avait pris ou dispersé tous les vaisseaux qu'il avait rencontrés, lorsqu'en 1758 il cingla vers l'Île-Royale.

xx.
Les Anglais
attaquent le
Canada. Ils
y éprouvent

La conquête de cette possession importante ouvrait le chemin du Canada. Dès l'année suivante on y porta la guerre, ou plutôt on y multiplia

les scènes de carnage dont cet immense pays était depuis long-temps le théâtre. Voici quel en était le principe.

d'abord de
grands re-
vers. Causes
de ces infor-
tunes.

Les Français établis dans ces contrées y avaient poussé leur ambition vers le nord, où les belles pelleteries étaient en plus grande abondance. Lorsque cette veine de richesse tarit ou diminua, le commerce se tourna vers le sud, où l'on découvrit l'Ohio, qui mérita le nom de *Belle-Rivière*. Elle ouvrait la communication naturelle du Canada avec la Louisiane. En effet, quoique les vaisseaux qui entrent dans le fleuve Saint-Laurent s'arrêtent à Québec, la navigation continue sur des barques jusqu'au lac Ontario, qui n'est séparé du lac Erié que par un détroit sur lequel la France éleva de bonne heure le fort Niagara. C'est là, c'est au voisinage du lac Erié que se trouve la source de l'Ohio, qui arrose le plus beau pays du monde, et qui, grossi par plusieurs rivières, va porter le tribut de ses eaux au Mississippi, dont il augmente la majesté.

Cependant les Français ne faisaient aucun usage d'un canal si magnifique. Les faibles liaisons qui subsistaient entre les deux colonies étaient toujours entretenues par les régions du nord. La nouvelle route, beaucoup plus courte, beaucoup plus facile que l'ancienne, ne commença à être fréquentée que par un corps de troupes qu'on envoya du Canada, en 1739, au secours de la Louisiane, qui était en guerre ouverte avec les sauvages. Après